



**L'ŒUVRE DE CREATION, UNE ANCIENNE ALLIANCE TOUJOURS NOUVELLE.
Un regard théologique sur les théories de l'évolution**

Jacques Arnould
Centre national d'études spatiales, Paris

1. Si une agence de voyage avait un jour l'idée de proposer un pèlerinage sur les hauts-lieux de la biologie, elle ne manquerait pas de destinations bien attirantes. Elle commencerait par emmener ses clients à Athènes afin de découvrir l'ancien gymnase où Aristote fonda sa célèbre école dite du Lycée et composa trois livres majeurs dans l'élaboration d'une biologie: l'*Histoire des animaux*, les *Parties des animaux*, la *Génération des animaux*. Un passage à Paris, plus précisément au Jardin des Plantes et au muséum d'histoire naturelle, permettra d'évoquer de Buffon, de Cuvier ou encore de Lamarck... sans oublier un passage près des vestiges de l'antique couvent Saint-Jacques, hantés par le souvenir d'Albert le Grand. Pour assurer à ce pèlerinage un peu d'exotisme, il faudrait sans doute se rendre sur l'île Maurice pour se souvenir du dronte de Maurice ou *Raphus cucullatus*, autrement dit le pacifique dodo dont les derniers spécimens furent, dit-on, manger par des marins hollandais. L'étape suivante pourrait être les îles Galápagos dont la renommée doit à Darwin autant qu'à ses tortues. Afin de revenir en Europe, pourquoi ne pas se rendre à Brno, en République Tchèque, pour se recueillir sur la tombe de Gregor Mendel, l'amateur de pois qui élaborait les lois de la génétique. De là, il ne serait plus très difficile de conclure ce savant périple par une visite à notre voisine, la basilique San Marco...

Les biologistes qui, parmi vous, s'intéressent à l'évolution et aux théories qui tentent de la décrire et d'en comprendre les rouages ne s'étonneront pas de m'entendre évoquer ce lieu. Comme moi, ils ont probablement lu un article qui, depuis sa publication en 1979, n'a pas cessé de hanter leurs réflexions et d'influencer leurs débats; je veux parler de celui écrit par Stephen Jay Gould et Richard Lewontin sous le titre: «The Spandrels of San Marco and the Panglossian Paradigm: A Critique of the Adaptationist Programme¹».

Pourquoi les architectes de la basilique vénitienne ont-ils dessiné et construit des écoinçons sous le dôme de l'édifice ? Pour y peindre les quatre évangélistes ? Non, répondent Gould et Lewontin, mais seulement parce qu'il s'agit de la manière architecturale la plus simple pour passer d'un carré à un cercle ou plutôt d'un cube à une demi-sphère. Ainsi en est-il dans la nature et pour les processus évolutifs, expliquent encore ces chercheurs: nombreuses sont les structures biologiques qui ne répondent à aucune finalité adaptative particulière; leur existence ne répond pas à un pourquoi, mais à un comment que le biologiste doit se contenter de décrire.

Ainsi critiquent-ils l'approche adaptationniste auxquels ils assimilent ce que John Burdon Haldane, un scientifique britannique, avait appelé le « paradigme panglossien » pour faire allusion au personnage imaginé par Voltaire dans son conte philosophique intitulé *Candide*: le professeur Pangloss affirmait que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes... Non, affirment Haldane, Gould et Lewontin, la sélection naturelle n'a pas un pouvoir d'agent optimisateur et les biologistes doivent impérativement

perdre leur habitude d'apprécier la valeur de tel ou tel trait avant de savoir comment il a été fait. Mieux vaut s'intéresser aux contraintes évolutives, qu'elles soient génétiques, architecturales, environnementales ou historiques et ne plus s'obstiner à voir l'évolution sous l'apparence d'un inévitable progrès.

2. Je me garderai bien d'entrer dans le débat que n'ont pas manqué de susciter ces idées émises devant la Royal Society of London; un débat qui n'est pas encore clos (car il aborde des questions aussi fondamentales que difficiles) mais qui exige une compétence scientifique et épistémologique que je ne possède pas. En revanche, je retiens de cet article que le paléontologue américain met directement en cause une vision adaptationniste de l'évolution que nous devons interroger puisqu'elle paraît proche ou du moins faire référence à la sphère religieuse.

Dans *Wonderful Life*, Gould cite en effet Charles Doolittle Walcott, directeur de la *Smithsonian Institution*, qui, à la fin de l'automne 1909, entreprit d'étudier les schistes fossilifères de Burgess en Colombie britannique, au Canada; il y trouve les fossiles d'étranges invertébrés marins qui vécurent au Cambrien moyen, soit quelque 530 millions d'années plus tôt. Or, face à ces formes apparemment inclassables, Walcott écrit: « La Science fournit une sublime conception de Dieu, totalement en accord avec les plus hauts idéaux de la religion, lorsqu'elle Le montre Se manifestant au cours des âges dans l'évolution de la Terre menant à une demeure pour l'homme, et dans l'insufflation de la vie au sein de la matière sur de longues périodes, culminant dans une créature humaine dotée d'une nature spirituelle et de pouvoirs analogues à ceux de Dieu ². »

Adaptation, progrès, concordance avec la croyance en un Dieu ordonnateur, créateur et tout-puissant; ou bien, au contraire, contraintes, contingence, jeu des possibles, horloger aveugle. Voilà bien le point névralgique vers lequel convergent les débats, les tensions et les affrontements entre discours scientifiques et propos religieux depuis plus de deux siècles; en effet, n'oublions pas le pèlerinage aux sources parisiennes de la biologie moderne, avant de passer le Channel et de se rendre dans le village de Downe, dans le Kent, là où résida Charles Darwin.

3. Ce point névralgique constitue de fait un véritable nœud gordien. Vous le savez, la tradition mythologique raconte que Gordias était roi de Phrygie. Le timon de son char était attaché avec un nœud si compliqué que nul ne pouvait le défaire; or, selon un oracle, l'empire d'Asie était promis à celui qui accomplirait cet exploit. Parti à la conquête de l'Asie, Alexandre le Grand se fit présenter le célèbre nœud, en 337 avant notre ère, et le trancha d'un coup d'épée. Il conquiert l'Asie... et la perdit aussitôt. Sans doute le nœud gordien ne pouvait-il être tranché que provisoirement, qu'illusoirement; sans doute possédait-il la capacité, le pouvoir de se reconstituer. Gordien ou non, le nœud est un beau et antique symbole de la vie. Il n'y a rien de linéaire en elle, ce que la chimie et la biologie confirment; elle serait plutôt faite de boucles, d'enchevêtrements, d'agrégations, d'un mélange de fatalité imposée et de complications imprévues. À moins de capituler, ceux qui scrutent la vie sont le plus souvent contraints de la trancher pour en résoudre l'énigme, autrement dit de la faire disparaître. Mais, n'ayons crainte, le plus souvent, la vie, à force de circonvolutions, parvient à échapper à la sagacité des savants. La vie est ici, mais aussi ailleurs; personne ne peut prétendre la dominer, la mettre à son service, la conserver, même pour les causes les plus nobles, même pour fonder l'une des voies proposées par Thomas d'Aquin à ceux qui s'interrogent sur l'existence de Dieu ou écrire, à la suite de William Paley, un traité de théologie naturelle.

Il nous faut prendre au sérieux le mot du biologiste français René Dubos: « La Vie ne peut absolument pas être comprise comme un concept abstrait, écrivait-il dans son livre *Le flambeau de la vie*; elle n'est connue que comme une expérience ³. » Parce que nous-mêmes sommes des êtres vivants, nous ne pourrions jamais posséder de la vie une connaissance complète, ni même d'ailleurs une définition. Parce que nous ne la connaissons jamais que par expérience, notre connaissance de la vie restera toujours limitée. Cette ignorance résiduelle ne relève pas d'une incapacité de nos travaux biologiques, d'une

incapacité que nous pourrions rêver de combler grâce à de nouvelles technologies, à de nouvelles théories, à un nouveau Darwin (!); cette ignorance relève bel et bien de notre condition humaine elle-même. Et cela me semble une chance pour ceux qui, à côté ou au-delà de la connaissance scientifique, sont à la quête d'un sens, du sens de la réalité.

4. Poursuivons, si vous le voulez bien, notre pèlerinage aux sources de la biologie pour évoquer un lieu qui, jusqu'à présent, n'a sans doute jamais été connu pour ses relations avec l'étude du vivant, mais que votre invitation m'incitait à redécouvrir, du moins avec les outils offerts désormais par les innombrables sites et banques de données. Je veux parler de la Cappella degli Scrovegni.

Rassurez-vous, je ne me substituerai pas aux historiens de l'art de votre belle cité ! En préparant cette communication, je me suis souvenu de ce qu'avait expliqué le guide avec lequel j'avais visité ce lieu extraordinaire, il y a trente ans environ. « Vous avez ici, nous avait-il dit, l'un des premiers exemples d'emploi de la perspective. » Je suis convaincu que cette affirmation peut être discutée, disputée... mais j'ai tout de même trouvé plusieurs commentaires soulignant comment la peinture de Giotto se distingue du style byzantin, la *maniera graeca*: ses figures, au lieu de flotter dans un univers céleste où baigne une lumière dorée irréaliste, ses personnages donc sont peints dans un milieu naturel; eux-mêmes possèdent quelque chose de naturel, de profondément humain; ils se côtoient, se touchent, habitent sinon une véritable perspective, du moins une profondeur de l'espace.

En me remémorant cette particularité de l'œuvre et de l'art de Giotto, je me suis dit que la science biologique contemporaine, celle qui trouve ses racines dans les travaux de Lamarck et de Darwin, de Morgan et de Mayr, de Gould et même de Dawkins (rendons ainsi aux scientifiques ce qui leur revient, pour mieux rendre à Dieu ce qui lui revient...). Ne méprisons pas ces racines scientifiques, sans oublier de les examiner, de les critiquer, ainsi que Jean-Paul II y invitait dans son célèbre discours à l'Académie pontificale des sciences d'octobre 1996. Car la science du vivant et de l'évolution invite tout homme, toute femme de bonne volonté, d'intelligence active et de foi raisonnable à s'interroger sur le vivant, sur l'être humain dans une analogie profonde de champ, spatial et temporel, dans une semblable expérience d'appartenance à un ensemble, un réseau dirions-nous aujourd'hui.

5. Ainsi est-il temps de ne plus nous obnubiler sur la question du ou plutôt des commencements. Sans doute convient-il de poursuivre les travaux scientifiques, qu'ils soient cosmologiques, biologiques ou exobiologiques, qui tentent d'approcher au plus près les premiers instants de notre univers (sans même parler des autres) ou des premiers instants de la vie sur notre planète (en attendant d'en découvrir sur d'autres). Mais, je le répète, nous ne pourrions jamais les connaître autrement que par expérience, autrement dit de manière limitée.

Faisons l'exercice avec ce que nous connaissons ainsi le mieux: notre propre existence. Que savons-nous de notre propre commencement et de son symétrique, notre propre mort ? Quelle que soit notre capacité d'introspection ou de prévision, nous sommes condamnés à arriver toujours en retard vis-à-vis de notre conception et toujours en avance vis-à-vis de notre mort. Et dès lors condamnés à faire confiance à celles et ceux qui nous ont précédé dans l'existence, à celles et ceux qui nous survivront. Là est peut-être l'une des racines les plus profondes, les plus émouvantes aussi, de ce que nous appelons une attitude de confiance, une attitude de foi. À mes yeux, nous ne devrions pas nous appeler *Homo sapiens sapiens*, mais *Homo credens* ou, mieux encore, *Homo sapiens credens*: l'humain qui sait qu'il croit.

Que savons-nous en effet à propos des humains qui nous ont précédés dans l'existence comme de ceux qui nous succéderont ? Que savons-nous de leurs intentions, de leurs projets, de leurs mémoires ? Nous sommes livrés à ce qu'ils peuvent nous dire, nous assurer. Rien de plus.

Ainsi en est-il de notre connaissance expérimentale du vivant: quels que soient nos savoirs, nous finissons par découvrir et devoir accepter notre foi interpellée. Rappelons-nous le dialogue de Jésus de Marthe, après la mort de Lazare et avant que le rabbi ne se rende au tombeau. « Je suis la résurrection,

ose dire Jésus à la sœur du défunt. Qui croit en moi, même s'il meurt, vivra; et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. Le crois-tu ? » Et Marthe, AVANT d'assister au miracle de la résurrection de Lazare, ose confesser: « Oui, Seigneur, je crois que tu es le Christ, le Fils de Dieu, qui vient dans le monde⁴. » Admirable acte de foi qui ne repose sur aucun savoir solide, aucune preuve imposante, mais seulement l'expérience des chemins de Palestine avec ce jeune prophète, l'accueil dans sa propre maison. Rien de plus. Acceptons que notre foi dans le Dieu créateur ne puisse pas avoir davantage de fondement solide que l'expérience de vivre, heureuse ou malheureuse, extraordinaire ou banale, raisonnable ou insensée. Ne la négligeons pas, mais ne nous en contentons pas. La question posée reste bien: « Crois-tu cela ? »

6. Car, si nous devons manier avec prudence la notion de commencement, si nous devons être aussi prudents avec celle d'adaptation et de progrès, nous ne devons pas ménager de recourir à l'une des principales caractéristiques du vivant, en particulier par rapport aux réalités physiques et chimiques, celle de son origine. La signification de ce terme peut être ramenée à celle du commencement, autrement dit désigner l'instant initial d'un processus; mais nous sentons immédiatement la pauvreté d'une telle réduction. Si je vous donne ma date de naissance... vous pourrez découvrir que je suis né quelques semaines avant le vol de Youri Gagarine; pour autant, vous ne saurez pas pourquoi je travaille aujourd'hui pour le Centre national d'études spatiales, autrement dit l'agence spatiale française. Si je vous indique, comme le fait aussi ma carte d'identité, ma ville de naissance, vous pourrez poser l'hypothèse que je possède des racines lorraines et vous aurez raison; mais ne suivez pas les liens généalogiques supposés mais totalement loufoques entre saint Antoine de Padoue et la famille de Lorraine pour expliquer ma présence parmi vous. Il vous faudra posséder d'autres informations pour découvrir que je tiens sans doute ma taille à des gènes suédois. Et ainsi de suite sur le thème: « Je suis originaire de... » Cependant, pour me connaître davantage, vous devrez poursuivre votre enquête, retracer mon histoire personnelle, mes études, mes travaux, mes engagements; alors seulement vous pourrez commencer à découvrir les traits de ma propre originalité. Quelle richesse, par conséquent, que celle du terme d'origine dès lors que nous déclinons sous les modes d'originaire, d'originel, d'original. Les biologistes, et Charles Darwin parmi eux, appliquant à leur manière la mise en perspective, la mise en profondeur spatiale et temporelle, dont Giotto a été l'un des premiers maîtres, ont tous été frappés par l'originalité du vivant. Lisez ou relisez la dernière page de *L'origine des espèces de Darwin*: il ne nie pas l'existence d'une lutte pour la vie au sein des espèces et des populations; il ne renie pas ce qu'il a écrit sur l'absence de finalité dans l'histoire du vivant; mais il s'émerveille littéralement de la richesse foisonnante, de la diversité exubérante des formes vivantes qui, loin de constituer un vaste chaos, voient leurs comportements et leurs transformations régis par des lois. Quelles que soient leurs opinions philosophiques et religieuses, il est bien rare de ne pas trouver une surprise analogue chez la plupart des biologistes, une surprise, un étonnement qui peut même être à l'origine (!) de leur attrait pour la biologie; Jacques Monod l'a explicitement reconnu, alors même qu'il achève son célèbre ouvrage, *Le hasard et la nécessité*, par ces mots: « l'homme sait enfin qu'il est seul dans l'immensité indifférente de l'Univers d'où il a émergé par hasard. Non plus que son destin, son devoir n'est écrit nulle part. À lui de choisir entre le Royaume et les ténèbres⁵. »

Que nous faisons nôtre cette profession de foi athée du prix Nobel français ou choisissons de confesser un Dieu créateur, nous pouvons nous accorder avec Pierre-Jean Labarrière pour reconnaître que la question de l'origine « ne se peut éteindre dans la position d'un point de départ une fois pour toutes déterminé, mais resurgit à chaque instant dans l'exercice même de notre questionnement⁶ ». Le vivant n'est vraiment intéressant que dans son originalité de l'instant, dans le fait d'être créé ici et maintenant, *hic et nunc*. Nous sommes, dit encore Labarrière, contemporains de notre origine, de l'origine du monde, comme le confesse la notion de *creatio continua*, de création continuée.

Sans doute sommes-nous contraints à adopter cette attitude. L'avenir reste encore trop inaccessible à notre connaissance, voire à notre foi, du moins dans sa réalisation concrète. Quant au passé, quelles que soient les découvertes paléontologiques, elles demeurent bien modestes au regard de l'immensité de

l'histoire, et frappées elles aussi d'un caractère hypothétique. Dans bien des domaines, nous devons avoir la même modestie que le sage du livre des Proverbes qui reconnaissait: « Il y a trois choses qui me dépassent et quatre que je ne connais pas: le chemin de l'aigle dans les cieux, le chemin du serpent sur le rocher, le chemin du vaisseau en haute mer, le chemin de l'homme chez la jeune femme ⁷. » Accepter l'existence de la contingence, autrement dit que la réalité aurait pu être différente de ce qu'elle est, voire aurait pu ne pas être, l'accepter relève du bon sens: c'est ainsi que nous prenons en charge le fait sans omettre la quête d'un sens. N'est-ce pas ce que nous paraît nous enseigner, presque en creux dirais-je, le premier chapitre du livre de la Genèse ? Dieu crée, constate que « cela est bon » et son œuvre de création se poursuit à travers d'autres nuits et d'autres jours. Abordée de cette manière, la création n'est plus le premier chapitre, vite traversé, d'une catéchèse chrétienne bafouillée ou répétée. Elle devient le lieu où doit être énoncé un fondement, c'est-à-dire une origine et un sens qui, en aucune manière, ne s'imposent naturellement, précisément à cause de cette contingence, reconnue et admise. La contingence est la condition même de l'œuvre de création.

7. Ainsi, je le répète, les sciences, en particulier celles du vivant, n'offrent aucun élément pouvant servir au premier article, au premier mystère, celui de l'œuvre divine de création; dès lors, il revient aux chrétiens d'être « prêts à rendre compte de l'espérance qui est en [vous] à quiconque le demande ⁸ ». En citant l'apôtre Pierre, je ne confonds pas la foi et l'espérance; bien au contraire, je veux ici clairement les associer. Confesser Dieu créateur ne relève pas de la seule foi, mais aussi de l'espérance, car il faut résolument enraciner la réalité confessée comme création dans une perspective historique et même eschatologique. Il ne peut plus être question d'assimiler « le reste de la création » à un décor de théâtre, fixé, figé une fois pour toutes par un architecte, un *designer* de génie qui ne se serait ensuite plus intéressé qu'aux seuls personnages humains de cette divine comédie. Chaque élément de cette création, dont nous ne connaissons d'ailleurs pas les limites physiques et temporelles, chacun d'entre eux, parce qu'il trouve son origine en Dieu, possède une originalité et une valeur que nous ne pouvons totalement ignorer... même si sa finalité, son sens nous échappent encore.

Nous devons prendre au sérieux, j'en suis convaincu, l'un des enseignements les plus pertinents de Pierre Teilhard de Chardin, tiré de son journal de guerre: « C'est sans doute une conception chrétienne bien imparfaite que celle qui se donne comme idéal de '*traverser la vie*', en *restant* pure. Comme si la vie était une chose mauvaise et dangereuse, et non le chemin de l'être. L'idéal chrétien est sans doute de *se mêler profondément à la vie*, pour la *purifier*, et s'y purifier. La vie n'est pas de la boue, mais de l'or à raffiner ⁹... » De même, le *credo* des chrétiens ne doit-il pas avoir peur de la vie, feindre l'ignorer, mais au contraire s'y plonger, aussi incompréhensible qu'elle puisse paraître, aussi impure parfois (mais qu'est-ce que signifier ce terme ?). Pourquoi craindre les communes origines de l'humanité avec les grands singes et même la plus petite des bactéries ? Pourquoi craindre de voir s'amincir les frontières mêmes qui séparent l'humain de l'animal ? Pourquoi craindre la découverte de formes de vie sur d'autres planètes ? Comme l'écrit fort justement Arthur C. Clarke dans *The Exploration of Space* (1951): « A faith that cannot survive collision with the truth is not worth many regrets. »

Faisons toutefois attention de ne pas confondre la vérité scientifique, celle évoquée par Clarke, avec les vérités, les soi-disant vérités, dérivées, fabriquées à partir des connaissances scientifiques, transformées en idéologies, celles dont Richard Dawkins se fait le héraut, le croisé dans *The God Delusion*. Ces opinions, ces idéologies peuvent être entendues pour critiquer les dérives des croyances, des pratiques religieuses; elles ne peuvent atteindre le cœur de la confession chrétienne qui s'enracine, je le répète, dans la foi et l'espérance.

Dans la perspective ouverte par le mot de Teilhard de Chardin, il ne faut pas minimiser ni oublier que le *credo* des chrétiens, quel qu'en soit le symbole, commence par la confession du Dieu créateur. Y adhérer, la faire sienne, c'est apporter une information supplémentaire dans le champ de l'appréhension du monde par l'humanité; cette information ne relève pas du même type que l'information scientifique. « Dieu, écrit Pierre-Jean Labarrière, n'a pas de place phénoménologiquement repérable en ce monde,

puisqu'il est de l'ordre du sens, c'est-à-dire de l'ordre d'un déchiffrement de liberté ¹⁰. » Ainsi convient-il de confesser Dieu dans l'expérience de la finalité à court terme, de la contemporanéité de l'origine, dans la lecture *a posteriori* de l'histoire du vivant. Le discours théologique sur la finalité, écrit pour sa part Jean Ladrière, « introduit dans la nature non pas de nouvelles lois mais un sens que par elle-même et en vertu de ses propres lois la nature n'avait pas ¹¹ ». Autrement dit, le croyant peut librement croire en l'acte de création divine: son *credo* ne change en rien le caractère aléatoire, voire l'apparente absurdité des lois, des causes, des structures ou des processus qu'il observe autour de lui et en lui, de l'infiniment petit jusqu'à l'infiniment grand. Il ne peut, ni ne doit en aucun cas ajouter une loi qui rectifierait l'image offerte par les sciences développées par l'humanité, comme Einstein lui-même a été tenté de le faire en cosmologie. En confessant Dieu Créateur du ciel et de la terre, il n'ajoute rien à ce qui est; mais, allongeant les pas que la théologie naturelle a pu déjà lui permettre d'accomplir, quittant la lumière rassurante du savoir établi, éclairé, parfois de loin, par la lumière de la foi et de la Révélation, il ose scruter l'éblouissante ou, au contraire, la sombre réalité des êtres et des choses. « Par une nuit obscure », écrivait Jean de la Croix...

Oui, le monde, les êtres, lui-même auraient pu être autres qu'ils ne sont, voire ne pas être du tout. Leur apparition, leurs transformations, leur évolution, leur disparition sont le fait de processus déterministes, qui peuvent nous permettre d'en estimer, d'en prévoir l'existence, mais sans certitude absolue. Les sciences du vivant reconnaissent une finalité, une téléonomie: celle-ci a une qualité heuristique essentielle et reconnue. Mais elle est trop « courte » pour dépasser l'horizon de nos connaissances, l'horizon de la réalité à laquelle nous appartenons, autrement dit pour atteindre un statut transcendant. Jamais les finalités, les desseins décelés par les humains dans le réel ne pourront traverser les axes de l'espace et du temps. Seule la foi, la foi en un message révélé et non décelé par la seule intelligence scientifique, seule la foi peut accomplir cette traversée, cette transgression et entrer ainsi dans le champ du sacré. Sans chercher aucune preuve, ni aucun soutien: sinon elle serait une conviction, voire même un savoir, mais non pas une démarche libre, volontaire et légère qui affronte les ténèbres en espérant rencontrer l'Inconnu.

8. Si Alexandre le Grand choisit de sectionner le nœud de Gordias avant d'affronter les territoires d'Asie et tenter de les conquérir, le croyant, en prenant au sérieux l'invitation de Teilhard de Chardin et en affrontant la réalité souvent bien nouvelle de la vie, accepte une épreuve qui ressemble plus à celle du peuple hébreu, au seuil de ses quarante années de désert, qu'à celle du grand conquérant macédonien. Une longue traversée pour laquelle la foi des premiers jours ne sera pas suffisante si elle n'est associée, je le répète, à l'espérance qui accroche le regard et les pas bien au-delà de la ligne qui tremble à l'horizon. La foi et l'espérance en un Dieu créateur doivent impérativement conspirer dans ce qui constitue l'un des fondements de la tradition judéo-chrétienne: la notion d'alliance.

L'alliance est au cœur de l'expérience religieuse biblique, chrétienne, non seulement sous les formes les plus nobles, les plus hautes, l'Ancienne et la Nouvelle, mais aussi sous les formes plus « primitives », voire archétypales, comme celle que Dieu conclut avec Noé et avec la création, après l'épisode tragique du Déluge: désormais, promet Dieu, « nulle chair ne sera plus détruite par les eaux du déluge, il n'y aura plus de déluge pour ravager la terre ¹². » L'alliance noachique, contrairement à l'usage écologique et environnementaliste qui en est parfois fait aujourd'hui, ne fige pas le monde dans l'état post-diluvien; elle n'est pas l'ancêtre des politiques intégristes de conservation des milieux naturels; elle n'est pas non plus une sorte d'assurance-vie. Elle est au contraire et précisément une alliance parce qu'elle associe une promesse et une loi.

La promesse que jamais plus le monde ne sera détruit par son Créateur, la promesse qui donne la force de quitter hier pour aujourd'hui et aujourd'hui pour demain; pas après pas, comme au temps de l'Exode; jour après jour, avec juste ce qu'il faut de la mystérieuse manne pour assurer la subsistance quotidienne. La loi, d'abord gravée dans la pierre avant d'être brisée par Moïse lui-même, ensuite gravée dans les cœurs pour être ainsi ingérée, digérée et ensuite mieux transmise; la loi qui est une sorte de code de la

route, l'indication des dangers du chemin comme des zones d'intérêt, des priorités à respecter, des frontières dangereuses à transgresser.

Parce que notre expérience du vivant ressemble davantage à celle des Hébreux dans le désert aux mille dangers et aux mille surprises qu'à une tranquille promenade dans l'antique et précieux jardin botanique de Padoue, nous ne pouvons élaborer une confession de foi en Dieu créateur et y adhérer sans nous être munis d'une forme analogue d'alliance. Une alliance aussi ancienne que celle de Noé, et pourtant aussi nouvelle que celle instaurée par le Christ, puisqu'elle s'inscrit dans la perspective eschatologique d'une nouvelle création. C'est dans cette perspective que je voudrais, pour conclure mon propos, évoquer deux éléments théologiques essentiels.

9. Le premier est la place que nous devons redonner au Christ cosmique, comme grand prêtre de cette nouvelle alliance entre Dieu, l'humanité et la création. Je ne vous rappellerai pas l'histoire de ce trésor de la théologie chrétienne, son émergence dès les premiers temps de l'Eglise, son épanouissement grâce aux Pères de l'Eglise, son oubli progressif par la tradition occidentale, sa « redécouverte » au XXe siècle en particulier grâce à l'intuition et aux efforts de Pierre Teilhard de Chardin.

Le Christ cosmique de la pensée teilhardienne s'inscrit dans une vision évolutionniste, attentive au terme de l'histoire. Le Corps du Christ est inséré dans le cosmos, lié organiquement à lui. L'évolution transforme le cosmos en cosmogénèse et la cosmogénèse en christogénèse. C'est pourquoi Teilhard de Chardin aime à parler du « Dieu de l'en-avant » et du « Dieu de l'en-haut » pour indiquer l'idée d'un progrès. D'un certain point de vue, on pourrait dire que c'est l'évolution qui sauve le jésuite d'un panthéisme qui risque toujours de se transformer en panthéisme, en « mystique de la Terre »; sa perspective est d'abord christologique, voire christocentrique. Pour Teilhard de Chardin, l'action du Christ s'inscrit dans un processus évolutif continu, ponctué de seuils (Cosmogénèse, Biogénèse, Noogénèse, Christogénèse). Non sans « Mal » ni heurt certes, mais selon une franche détermination.

Je crois pertinent de retrouver le sens de la christologie cosmique, celle des Pères de l'Eglise, celle de Teilhard de Chardin. La théologie contemporaine a peut-être trop tendance à élaborer une christologie de la nature trop limitée à notre planète, à notre bio- voire anthroposphère: le Christ viendrait libérer sa création non seulement des œuvres mauvaises d'une humanité polluante, mais des processus évolutifs eux-mêmes, considérés comme une « œuvre cruelle ». En des termes quelque peu caricaturaux, je dirais que le Christ prend trop souvent les traits d'un militant écologiste ou d'un chiffonnier d'Emmaüs des poubelles de l'évolution, qui n'a pas grand-chose à voir avec ceux décrits par l'hymne de la lettre aux Colossiens. Nous ne devons pas avoir peur de donner une plus grande mesure, une taille cosmique au Christ. Les travaux des astronomes et des astrobiologistes peuvent nous y inviter. Sur ce point, Teilhard de Chardin avait une ligne de pensée très précise: « Ma position correspond grosso-modo avec la seule attitude religieuse compossible avec un Univers que justement les Théologiens ne semblent même pas avoir entrevu ! [...] Je vous le répète: si je n'étais pas, par bonheur, arrivé à voir dans le 'plus grand Christ' une condition vitale de 'l'ultra-hominisation', je m'en irais, quitte à mendier dans les rues ¹³. »

10. Le second élément théologique que je voudrais ajouter à mon recours à la notion d'alliance est celui du jugement. En prononçant devant vous ce terme, j'ai évidemment en tête le panneau peint par Giotto dans la chapelle des Scrovegni qui représente la scène du Jugement dernier. La figure de Satan, aussi horrible que grotesque, n'est pas sans rappeler le singe qui, dans notre culture, est si volontiers associé au Malin... et qui, par la suite, a été associé à la théorie élaborée par Charles Darwin ! Quelle que soit la manière choisie, la forme retenue pour le figurer, le jugement est un élément indispensable pour une théologie de l'alliance: c'est lui qui vient interrompre, briser la ligne continue du temps, l'espace toujours allongé de la marche au désert. Il fait un jugement pour que l'alliance soit définitivement

accomplie et la promesse réalisée. Et ce jugement, Giotto n'a pas manqué de le peindre, est présidé par le Christ assis à l'intérieur d'une mandorle irisée, figure un peu adoucie et plus humaine peut-être du *pantocrator*.

Nous pouvons rapprocher le jugement d'une autre notion si importante pour la tradition judéo-chrétienne, celle d'élection. Dieu élit, Dieu juge parce qu'il n'a pas tout déterminé d'avance, parce que son projet à l'égard de l'humanité n'est pas un plan préétabli qui se déroulerait inexorablement, étape après étape: seuls les dix commandements sont gravés sur la pierre, avant d'être brisés et perdus. L'histoire de l'humanité, l'histoire du vivant comme celle du peuple élu restent toujours à tracer et, pour commencer, dans la poussière des chemins d'exode. Parce qu'il y a élection, parce qu'il y aura jugement, il peut y avoir « du nouveau sur la terre ¹⁴ », né de la seule volonté toute-puissante et créatrice de Dieu, en dehors de toute appréhension ou prévision dont serait capable une créature, aussi intelligente ou puissante soit-elle. Le vivant garde toujours un caractère relatif et conditionnel, une part de contingence, d'inévidence, voire d'absurdité. Est-ce à dire que la création serait un « faire sans pourquoi », autrement dit un jeu ? La réponse à cette dernière question est négative: la création n'est pas un jeu.

Il ne faut craindre ni la mort, dans son évidence, ni la vie, dans son inévidence, pas plus que les théories scientifiques qui scrutent leur histoire; aucune d'entre elles ne pourra empêcher ni exempter l'être humain de reconnaître et confesser qu'il est une créature contemporaine de l'origine, invitée à professer, à mettre sa foi en Dieu. La science de l'évolution n'appartient pas *a priori* à ce qui peut faire « périr le faible, ce frère pour qui le Christ est mort » (1 Co 8, 11); au contraire, elle ne cesse de rappeler qu'il revient à chacun d'entre nous de choisir d'être humain et de le devenir.

¹ Stephen Jay Gould & Richard Lewontin, « The Spandrels of San Marco and the Panglossian Paradigm : A Critique of the Adaptationist Programme », *Proc. Roy. Soc. London*, 1979, 205, p. 581-598.

² Cité dans Stephen Jay Gould, *La vie est belle. Les surprises de l'évolution*, Paris, Seuil, 1991, p. 291.

³ René Dubos, *Le flambeau de la vie*, Paris, L'Harmattan, 2002 (1962), p. 68.

⁴ *Evangile de Jean* 11, 25-27.

⁵ Jacques Monod, *Le hasard et la nécessité. Essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne*, Paris, Seuil, 1970, p. 195.

⁶ Pierre-Jean Labarrière, *Dieu aujourd'hui. Cheminement rationnel. Décision de liberté*, Paris, Desclée, 1977, p. 99.

⁷ *Livre des Proverbes* 30, 18-19.

⁸ Voir la *Première épître de Pierre* 3, 15.

⁹ Pierre Teilhard de Chardin, *Journal*, 17 mai 1918, Paris, Fayard, 1975, p. 325.

¹⁰ Pierre-Jean Labarrière, *op. cit.*, p. 117.

¹¹ Jean Ladrière, « Le Rôle de la notion de finalité dans une cosmologie philosophique », *Revue philosophique de Louvain*, 67 (1969), p. 180.

¹² *Livre de la Genèse* 9, 11.

¹³ *Lettre à Pierre Leroy*, 28 mars 1951.

¹⁴ *Jérémie* 31, 22.